

nous avoit dit que nous le pouvions faire assurément si le vent ne souffloit point trop fort.

Enfin nous prîmes résolution que lors que nous ferions arrivez à Tapanatepeque, nous choisirions le chemin selon que les vents sembleroient nous favoriser ou nous menacer de péril: mais quoi que c'en soit nous prîmes résolution d'aller à Chiapa, parce que nous apprîmes que le Supérieur & Provincial de tous les Religieux de l'Ordre de Saint Dominique de ces Païs-là y étoit, qui étoit celui à qui nous devions nous adresser; & de plus parce que nous avions aussi envie voir cette Province de Chiapa dont on loit en tant d'endroits.

Nous trouvâmes à Sanatepeque un Religieux qui nous traita magnifiquement, & nous donna des Indiens pour nous conduire à Tapanatepeque, & une lettre au Principal du lieu qui étoit son ami, afin qu'il nous donnât des Indiens pour nous conduire, & des mulets pour nous porter au haut des montagnes.

Le reste de nos chevaux nous manqua aussi en ce lieu-là, mais leur lassitude ne nous fit point de tort: car les Indiens nous en donnerent autant ou plus que ce qu'ils nous avoient coûté; parce qu'ils étoient vrais chevaux de Mexique, & de plus, parce que sur tout le chemin de Chiapa, & par tout ce Païs-là jusques à Guatimala, les bourgs & les villages étoient obligez de nous fournir des mulets pour rien.

CHA-



## CHAPITRE X.

*Arrivée de l'Auteur à Tapanatepeque, sa description, la résolution qu'il prit avec son compagnon de prendre leur chemin par les montagnes Queleues les plus hautes de toute la nouvelle Espagne, avec le recit des dangers qu'ils y coururent d'être précipitez & d'y mourir de faim, par des tempêtes qui y surviennent de temps en temps.*

**N**Ous arrivâmes le Samedi au soir à Tapanatepeque qui est au pied des Queleues, où nous fûmes fort bien reçus & bien traités par les Indiens, à cause de la lettre que nous avions apportée.

Ce bourg est un des plus agréables que nous eussions vus depuis Guaxaca jusques-là, & il semble que Dieu lui a donné abondamment tout ce qui est nécessaire aux voyageurs pour monter sur ces rochers si difficiles & si dangereux.

Il y a une si grande quantité de bétail; qu'il s'y trouve de riches Indiens qui ont des fermes qu'ils appellent Estantias, où il y a jusque'à trois & quatre mille bœufs.

La volaille & le gibier s'y trouvent aussi en abondance, & pour le poisson il n'y a point de lieu depuis Mexique où il s'en trouve tant & de



de si bon qu'en ce lieu-là parce que la mer est tout proche, & qu'il y a une petite riviere qui passe tout auprès qui fournit quantité de diverses sortes de poissons.

Il descend tant de ruisseaux & tant de fontaines de ces montagnes, que les Indiens en arrosent leurs jardins avec tant de facilité qu'ils y ont toujours quantité d'herbes & de salades.

Les orangers, limonniers, citronniers, figuiers, & autres arbres fruitiers, y fournissent agréablement de quoi se mettre à couvert de la grande chaleur qu'il y fait.

Comme nous vîmes que le Dimanche au matin il faisoit un tems fort calme, nous jugeâmes à propos de ne pas perdre cette occasion, de peur qu'en dilayant les vents ne nous arrêtaient en ce lieu-là, où nous contraignissent de passer vers la côte de Socozuco.

Mais les Indiens nous supplierent de demeurer encore à dîner, nous assurant que le beau tems continueroit, & qu'ils nous donneroient de bons mulets, avec une bonne provision de fruits, de poisson frit, & de volaille; telle que nous desirerions; de sorte que ne pouvant pas refuser cette civilité nous demeurâmes à dîner avec eux.

Après dîner l'on amena nos mulets, & l'on nous donna deux Indiens pour nous servir de guides, & porter nos provisions qui étoient du poisson frit, & un chapon rôti avec quelques fruits, de sorte qu'il y avoit suffisamment de quoi nous nourrir un jour.

Car le plus haut où l'on monte n'est que de sept

sept lieues, & une lieue au delà il y a une des plus riches fermes du pais de Chiapa, où l'on nourrit quantité de chevaux, de mulets, & de bétail, qui est la demeure d'un Dom Jean de Tolède chez qui nous étions assurez d'être les bien venus.

Quoi que ces montagnes se fassent assez remarquer par le grand nombre de leurs pointes aiguës & de leurs têtes élevées, & qu'il y en ait plusieurs qui se joignent ensemble, néanmoins il n'y en a qu'une dont les voyageurs fassent mention, qu'on appelle Maquilapa, qui est celle sur laquelle il faut passer pour aller à Chiapa.

Après dîner nous commençâmes à monter cette haute & raboteuse Maquilapa, où nous nous arrêtâmes le soir dans un endroit tout plat qui ressemble à un pré situé sur le penchant de cette montagne.

Les Indiens firent ce qu'ils pûrent pour nous réjouir, en nous montrant qu'il y avoit apparence de beau temps, & que le lendemain à midi nous serions sans doute à la ferme de Dom Jean de Tolède.

Sur cela nous arrangeâmes notre souper sur la nappe verte de la terre, & à ce premier repos nous mangeâmes notre chapon & la plupart de notre poisson frit, en laissant seulement un morceau pour déjeuner le lendemain au matin.

Nos Indiens souperent aussi joyeusement, & nos mulets trouverent de quoi paître à souhait, de sorte que la nuit étant venue nous nous endormîmes agréablement au bruit des fontaines & du doux gazoillement que leurs eaux



eaux faisoient en coulant parmi ces rochers.

Le lendemain au matin le temps paroissant aussi calme que le jour précédent cela nous donna sujet de partir, & de manger à déjeuner ce qui étoit demeuré du souper, afin d'achever nôtre voyage & monter avec joye sur le haut de Maquilapa.

Mais nous n'eûmes pas fait mille pas en montant, que nous commençâmes d'ouïr le vent soufler & plus nous montions plus il nous sembloit être fort & nous défendre de passer plus outre.

Nous avions déjà fait la moitié du chemin qu'il y a jusqu'au haut de la montagne, que l'apprehension de ce vent nous mit en grande perplexité, ne sçachant si nous devions nous en retourner à Tapanatepeque, ou demeurer au lieu où nous étions, jusques à ce que le temps fût devenu plus calme sur le midi ou sur le soir.

Les Indiens pour nous donner courage d'aller plus avant, nous dirent qu'environ à mille pas plus haut il y avoit une fontaine & une loge sous des arbres qu'on avoit faite exprès pour retirer les voyageurs qui se trouvoient surpris par la nuit, ou empêchez par les vents de passer le haut de la montagne.

Nous montâmes avec peine jusques au lieu que les Indiens nous avoient dit dans l'espérance que le vent cesseroit; mais tout au contraire plus nous montions plus nous le trouvions violent, & opposé à nôtre marche; de sorte que nous appréhendions qu'il ne nous en prit comme autrefois aux Pfilles dont parle

He-

Herodote, qui ayant voulu combattre contre Eole, au lieu d'emporter la victoire rencontrerent leur tombeau dans les sables où ils s'étoient assemblez contre lui.

Nous craignons, dis-je, de même, qu'en nous opiniâtrant à vouloir monter sur le haut de la montagne, nous y trouvassions le vent si violent qu'il nous renversât malheureusement dans ces horribles précipices qui nous menaçoient de mort de tous côtez & de servir de tombeaux à nos corps rompus & brisez en mille pièces.

La fontaine nous fut fort agréable, mais encore plus la loge, à cause des arbres qui étoient tout autour: mais le vent continuoit toujours à soufler, & nous à craindre, jusques à ce que le jour finissant il ne nous resta aucune esperance de pouvoir retourner en arriere ni d'aller plus avant.

Comme nous étions en état de nous aller coucher sans souper, en nous regardant les uns les autres sans sçavoir que faire pour appaiser la faim qui nous pressoit, nous aperçûmes en regardant çà & là un citronnier entre les autres arbres qui étoit tout chargé de petits citrons aigres.

Il ne nous en prit pas alors comme à Tantara, qui ne pouvoit ni manger des fruits qui étoient au dessus de lui, ni boire des eaux qui étoient au dessous: car nous pouvions facilement cueillir de ces citrons, & boire de l'eau de la fontaine, comme nous fimes avec l'avidité que pouvoient avoir des gens qui n'avoient autre chose que cela pour leur souper.

Le lendemain le vent au lieu de s'appaiser étoit



étoit encore plus violent, ce qui nous fit résoudre comme le jour précédent de demeurer en ce lieu-là, plutôt que de retourner sur nos pas & manquer de résolution.

Les Indiens étoient aussi dans la même résolution, de sorte que nous vécumes encore ce jour-là de citrons aigres; & d'eau de fontaine, quoi que ce ne fût pas un ragoût fort propre pour nos estomacs.

Mais comme nous vîmes que les Indiens mettoient dans leur eau de la poudre de gâteau de mahis dont ils avoient de petits sachets tout pleins, ainsi qu'ils ont accoutumé de faire quand ils voyagent, nous en achetâmes d'eux un petit sachet la valeur de vingt sols, qui hors de Maquilapa où nous avions peur de mourir de faim n'auroit pas valu un sol; de sorte qu'encore que cette nourriture fût bien perite, elle valoit pourtant mieux que de l'eau toute crüe avec des citrons aigres, & ne faisoit pas tant de mal à l'estomac.

Nous demeurâmes en cet état tout le Mardy en attendant que le temps devint calme & que le vent cessât, avec résolution le lendemain matin de monter au haut de la montagne, ou de retourner à Tapantepeque.

Le Mercredi matin le vent paroissant un peu apaisé nous fîmes dessein d'attendre encore jusques à midi, dans l'espérance qu'il seroit beau voyager à cette heure-là; mais le vent ne cessa point, au contraire il augmenta encore un peu, ce qui obligea l'un d'entre nous à se résoudre d'aller à pied un mille ou deux plus haut, afin de découvrir les passages & le danger

ger des vents, & nous faire rapport ensuite de tout ce qu'il auroit découvert: car nous crûmes que peut-être l'on nous avoit fait le danger plus grand qu'il n'étoit, n'ayant jusques-là rien vu qui nous dût causer tant d'apprehension.

Nôtre ami ayant donc monté, & deux heures après étant venu nous retrouver, nous dit que nous pouvions monter en assurance en conduisant nos mulets par la bride; mais le jour s'étant passé en contestations si nous devions nous hasarder ou non, enfin nous résolûmes de partir le lendemain au matin pour tenter le passage si le vent ne s'étoit point renforcé; de sorte que nous recommençâmes à nous jeter sur nos citrons, & à en faire nôtre soupé comme nous avions déjà fait, avec l'eau & la poudre de Mahis; ce qui nous affoiblissoit au lieu de nous nourrir, & nous eût fait mourir à la fin si nous eussions été obligés à demeurer plus longtemps en ce lieu-là.

A cause de quoi le jeudi au matin le vent n'ayant pas changé: & étant aussi fort que le jour précédent, après nous être recommandé à celui qui commande à la mer & aux vents, & après avoir écrit nos noms sur l'écorce d'un grand arbre, & le nombre des jours que nous avions demeuré là sans avoir de vivres, nous montâmes sur nos mulets pour aller au haut de la montagne.

Nous fûmes assez long-temps sans remarquer que nous deussions rien craindre; mais ce qui nous donna plus d'apprehension furent certains chemins étroits taillez dans les rochers; ce qui fit que nous mîmes pied à terre,



re, nous croyant plus en sûreté sur nos deux pieds que sur les quatre d'une bête.

Mais lors que nous fûmes montez sur le haut de Maquilapa, qui signifie en langue du pays une tête sans poil, nous vîmes clairement le péril dont on parloit tant, & eussions bien voulu être encore avec nos citrons aigres sur le chemin de Tapanatepeque.

Car nous trouvâmes par nôtre propre expérience que c'étoit véritablement une tête sans poil, & une hauteur sans arbres & sans abri pour retirer les pauvres voyageurs.

Le chemin par lequel l'on passe qui est à découvert du côté de la mer n'a pas plus de deux cens cinquante pas de long; mais il est si haut & si étroit que l'on est tout étourdi quand on y est monté.

Car si l'on regarde d'un côté, on voit la grande & spacieuse mer du Sud, qui est si profonde & si fort au dessous que cela éblouit les yeux; aussi si l'on regarde de l'autre côté, l'on ne voit que des rochers & des précipices de deux & trois lieuës de profondeur capables de glacer le cœur des plus hardis: de sorte que d'un côté vous voyez la mer prête à vous engloutir, & de l'autre côté les rochers pour vous mettre en pièces, & au milieu de tous ces périls-là, le passage ou le chemin n'a pas plus d'une toise de largeur en quelques endroits.

Nous avions bien plus besoin de cordiaux pour faire ces deux cens cinquante pas de chemin, que lors que nous ne mangions que des citrons aigres avec de l'eau pendant trois jours.

Nous

Nous n'osâmes pas aussi nous hasarder à y passer sur nos mulets, mais nous mîmes pied à terre, & les donnâmes à conduire aux Indiens les suivant les uns après les autres, & sans oser marcher droit, de peur qu'en regardant d'un côté ou d'un autre il ne nous prit un tournement de tête qui nous auroit fait périr; mais tout courbez les mains & les genoux à terre, & comme on dit à quatre pattes, en suivant le plus que nous pouvions la piste des voyageurs, & des bêtes qui y avoient passé devant nous.

Lors que nous fûmes au delà de ce passage si étroit, & que nous fûmes arrivés dans un lieu où la montagne commence à s'élargir, & que les arbres qui y sont nous donnoient quelque espérance d'être bien-tôt hors de tout péril, nous commençâmes à regarder hardiment derrière nous, & à nous accuser de folie, aussi bien que tous les autres voyageurs qui ne se veulent pas détourner de trois ou quatre lieuës pour prendre un autre chemin, & éviter les dangers qui se rencontrent en celui-là tant pour les hommes que pour les bêtes.

De là nous nous rendîmes en diligence & avec beaucoup de joye chez Dom Jean de Toledé, qui nous reçût fort bien & nous fit prendre à chacun un bouillon pour fortifier nôtre estomac qui ne pouvoit rien souffrir sans le rejeter aussi-tôt; n'ayant pû reprendre nos forces après avoir pris divers bouillons & du vin, que sur le soir où nous soupâmes assez bien.

Nous demeurâmes deux jours en ce lieu-là, d'où après nous être bien rafraichis nous

Tom. II,

H

par-



partîmes pour aller à Acapala, qui est un grand Bourg d'Indiens en la Province de Chiapa situé sur la même riviere qui passe à Chiapa, qu'on appelle Chiapa des Indiens, pour le distinguer d'un autre Chiapa nommé le Royal Chiapa, ou Chiapa des Espagnols.



## CHAPITRE XI.

*Arrivée de l'Auteur à Chiappa des Indiens, où il rencontre le frere Borhalho Religieux de son Ordre qui étoit parti de Mexique avant lui dans le même dessein d'éviter la Mission des Philippines, & de ce qu'il y apprit de lui, & de ce qui se passa entr'eux, & le Supérieur des Jacobins de Chiapa, & de l'accueil qu'il leur fit.*

DE Acapala nous fumes à Chiapa des Indiens, qui est située dans un lieu aussi bas que Maquilapa est haute, bâtie sur une riviere qui est aussi large que la Tamise devant la ville de Londres, qui sort des montagnes de Cuchumatlanes qui sont sur la route du Royal Chiapa à Guatimala; & court au travers de la Province de Zoques où elle se perd dans la riviere de Tabasco.

Mais je parlerai plus amplement de ce Chiapa dans le chapitre suivant, & dirai seu-

lement ici que nous y fumes fort bien traité par les Religieux, qui nous considéroient comme étant du corps de leur Province, & nous assurèrent que leur Provincial seroit fort aise de nôtre venue, parce qu'il avoit besoin de Religieux Espagnols, pour s'opposer aux Crioles & naturels du pays qui faisoient tout leur possible pour se rendre les plus puissans, comme ils avoient fait à Mexique & à Guaxaca.

L'on nous dit aussi que le Provincial n'étoit qu'à une journée de là, & nous y rencontrâmes nôtre ami Pierre Borhalho qui y étoit venu tout seul avant nous, & s'étoit échappé de Mexique.

Il nous fit le recit du bon traitement qu'on lui avoit fait à Chiapa, & comme Calvo étoit parti de Mexique avec sa compagnie pour aller à Acapulco, & s'étoit embarqué pour les Philippines; mais qu'avant que de partir il avoit écrit une lettre au Supérieur de Chiapa & Guatimala, par laquelle il se plaignoit fort de lui & de nous quatre, le priant au lieu de nous recevoir, de nous renvoyer à Mexique pour être embarquez l'année suivante & envoyez aux Philippines; mais que le Provincial avoit méprisé sa lettre & s'en étoit moqué.

Après avoir été régalez à Chiapa toute une semaine, nous crûmes qu'il étoit à propos de nous aller presenter au Pere Provincial qui s'appelloit frere Pierre Alvarez, afin de sçavoir de lui si nous pourrions demeurer en sa Province, où s'il nous falloit retourner en Espagne, parce que nous pour-